



Qu'est-ce que tu me montres ?



L'Armada

Bulletin électronique du Centre Inter-disciplinaire sur l'Enfant n° 18

Novembre 2020

Édito

« Qu'est-ce que tu me montres ? »

La question se pose au spectateur, face à une œuvre, avec le circuit d'adresse et de supposition qu'elle inclut.

La question sera familière aussi à ceux qui partagent les lieux d'enfance, et qui chaque jour, dans le partenariat établi avec l'enfant ou l'adolescent, sont amenés à supporter des jeux, des pratiques et des répétitions dont le sens, à première vue, échappe. La question est clinique, pour autant qu'elle soutient le transfert.

Interroger ainsi n'est pas observer. Il ne s'agit pas d'évaluer le comportement de l'enfant. Réduite à un « qu'est-ce qu'il montre ? », la question vaudrait un « qu'est-ce qu'il peut ? » rapporté à des normes de développement attendus.

Interroger ainsi c'est plutôt entrer dans l'interlocution et supposer que quelque chose s'articule - ou tente de s'articuler - et de s'adresser dans ce qui se montre. C'est faire le pari du sujet et de son énonciation, y compris quand ça ne parle pas et que ce qui s'expose résiste à la traduction.

La question, aussi bien, peut s'entendre comme celle du petit enfant à son autre, quand la comparaison des corps l'introduit au motif d'une différence. La dimension de ce qui se montre ou pas est convoquée chaque fois que s'actualise pour le sujet l'énigme de son propre sexe.

La question ainsi ouverte au symptôme et à ce qui s'y élabore en matière de sexuation, offre une chance de voir les choses autrement que d'habitude. Elle appelle à la conversation.

Claire Brisson

**Le baroque lacanien :
Au plus près du réel
Jacques Borie**

**De la sexualité infantile et de la
sexuation chez les enfants
Jocelyne Huguet-Manoukian**

**Une petite robe fleurie
Joëlle Goutagny**

***Creespypasta. Je te montre ce
qui ne peut se dire.*
Elsa Arfeuillère**

**Jude, exposée
Nicole Borie**

**À propos de l'inceste
Jacqueline Dhéret**



Clair de lune

L'équipe éditoriale du bulletin rend hommage à Jacques Borie en publiant une conférence inédite prononcée en 2017, dans le cadre d'un colloque interdisciplinaire à l'université Savoie Mont Blanc. Jacques Borie n'était pas membre du CIEN mais son désir et son éthique étaient connexes au CIEN. Très attentif aux jeunes et aux moins jeunes « nouveaux venus », il invitait chacun à ne pas rester dans l'entre-soi et à croiser les regards. Cette recherche sur ce qui se donne à voir dans le baroque selon Lacan en témoigne, et éclaire au plus près le thème de ce numéro.

Le baroque lacanien : Au plus près du réel

Le point de vue que je vais aborder est celui du baroque vu par Jacques Lacan comme psychanalyste. J. Lacan ne se présente pas comme philosophe ni comme historien de l'art mais comme psychanalyste. Il n'a pas hésité à se ranger sous la bannière du baroque. Cela devrait nous étonner parce que J. Lacan se méfiait beaucoup des bannières quelles qu'elles soient. Il a toujours pris acte du fait que son seul maître était Sigmund Freud et il s'est toujours méfié de tous les « -isme », le structuralisme entre autres. Il a souvent été rangé dans ce courant mais lui n'a jamais dit que cela lui convenait.

Pour lui, il s'agit non pas de penser à partir de catégories mais à partir de l'objet, l'objet spécifique de la psychanalyse. Lorsqu'il a été amené à se pencher sur les questions de l'art, ce qui a été très fréquent dans son enseignement, J. Lacan n'a jamais interprété une œuvre comme un psychanalyste interpréterait un auteur, sa vie, son œuvre. Il ne fait pas de psychobiographie – spécialement avec le baroque qui n'est pas identifié à un maître particulier mais qui est plutôt repéré comme un courant esthétique et historique.

Au contraire, la position de J. Lacan c'est que l'artiste précède le psychanalyste et précède aussi le savant généralement. Voyons dans l'histoire de l'art cette question si fondamentale à comprendre : comment se fait-il que les artistes sachent des choses, même s'ils ne les savent pas au sens intellectuel, avant même les savants ?

Pour Lacan l'artiste précède le psychanalyste et il l'a décrit avec son article fameux sur Marguerite Duras et Lol V. Stein ¹ mais aussi avec Joyce ² puisqu'il considérait que Joyce montrait comment, d'une certaine façon, se passer d'une psychanalyse. Joyce avait en effet un usage de la langue qui lui permettait de se passer de l'hypothèse de l'inconscient. J. Lacan s'enseignait de l'œuvre et non pas l'inverse, comme Freud avec Michel-Ange, sous la statue de Moïse ³.

Lacan ne traite pas la question du baroque sous l'angle de la musique, ni sous l'angle de la littérature. Il la prend sous l'angle des œuvres faisant appel au visuel : la peinture, la sculpture et l'architecture principalement. La raison en est que ce qui l'intéresse à ce moment-là est de serrer l'objet aux prises avec le champ du visuel, ce qu'il appellera le champ du regard. Cela suppose un rapport à l'espace et non pas, comme la musique, un rapport à la temporalité.

Lorsque J. Lacan se range du côté du baroque, cela a trait à la fois à son style, à son enseignement et à sa pratique. Cela nous interroge, car dans un premier temps il ne s'est pas du tout référé au baroque.

Au contraire, lorsqu'il publie ses *Écrits*⁴, en 1966, son œuvre peut-être la plus connue, il l'inscrit sous l'esprit des Lumières, sous l'esprit du jardin à la française. Ce n'est pas vraiment le baroque. C'est plutôt l'idée que la raison éclaire les énigmes de la vie, les énigmes du désir, et qu'il s'agit de développer cette logique héritée de l'esprit français rationnel et de se méfier de ce qui pourrait venir d'un esprit différent. De la sorte, la psychanalyse a été importée en France très tardivement parce que l'on disait que c'était une pensée allemande, donc obscure, contrairement à la pensée française qui était claire. J. Lacan a d'abord mis aussi l'accent sur l'esprit des Lumières, c'est-à-dire la raison, depuis Freud. De cette façon est apparue son hypothèse selon laquelle l'inconscient est structuré comme un langage. C'est l'idée que l'on peut mettre de la raison à partir du structuralisme linguistique dans l'inconscient. Puis J. Lacan va être amené à penser d'une certaine manière contre cela, c'est-à-dire contre lui-même. L'on voit comment il n'est pas du tout un penseur systématique contrairement à ce que l'on a pu dire. Son enseignement est le contraire d'un système. Ce qui intéresse J. Lacan, ce sont même les ratages dans la pensée, les points de butée qui l'obligent à penser autrement.

Ainsi, J. Lacan est passé d'une tentative de réduire la subjectivité par la raison, à s'orienter du baroque, comme il le dit lui-même dans le Séminaire XX : « ce n'est pas pour rien qu'on dit que mon discours participe du baroque⁵ ». Il ne s'oriente plus dès lors de la raison mais de la résonance. La résonance est le fait que le dire a de l'effet dans le corps. Il ne s'agit plus de penser uniquement que la langue produit des effets de signification, mais de penser l'être parlant en tant que le fait de parler a des conséquences dans le corps lui-même, c'est-à-dire sur le mode de jouir de chacun. Cette question cruciale oriente l'enseignement de J. Lacan à partir des années 1970.

Comme je le disais précédemment, la question de Lacan s'origine dans la question du regard, qu'il développe spécialement dans le Séminaire XI au chapitre « La schize de l'œil et du regard⁶ ». Il avance que l'œil et le regard sont séparés. Autrement dit, nous ne regardons pas un tableau du point de vue d'un maître, du point de vue de celui qui domine l'œuvre. Nous regardons un tableau du point de vue selon lequel le sujet est toujours déjà là comme d'abord regardé. C'est essentiel à saisir pour comprendre comment le baroque vient des arts visuels et non pas d'une autre façon de penser. « Jamais tu ne me regardes où je te vois. [...] ce que je regarde n'est jamais ce que je veux voir.⁷ » Dans le champ de la vision, l'objet du désir est ce qui nous échappe forcément. Ce qui n'est pas représentable cause notre désir. J. Lacan met l'accent sur ce point pour critiquer l'idée du sujet maître de la représentation. En même temps, ce qui est recherché dans le tableau est cette part perdue. Cette part perdue se déduit aussi du fait que lorsque nous venons au monde, nous ne sommes pas d'abord un regard mais nous sommes regardés.

Nous sommes d'abord un objet dans le monde, regardé par les autres. Le point de vue de l'enfant d'une certaine façon, c'est d'être d'abord sous le regard de l'autre, d'autant plus que ne sachant pas marcher, il ne peut pas se cacher. L'enfant est livré en quelque sorte au regard de l'autre. Le fait primordial d'être regardé prédétermine notre regard.

Que cherchons-nous dans le tableau ? La part perdue. Il s'agit de la part perdue à partir du fait que le regard n'est pas dans le tableau, qu'il lui est extérieur. Lacan évoque que cette part perdue peut apparaître comme tache, comme trou, reprenant d'une certaine façon la définition de Roland Barthes relative à la photographie, en opposant le *punctum* et le *studium*, ou la description par Daniel Arasse du détail dans le tableau, le petit détail qui paraît hétérogène à l'ensemble (à condition de faire une histoire rapprochée de la peinture et d'étudier les éléments les plus anecdotiques de la chose).

Cette hypothèse permet d'interroger la perfection de l'idéal de la représentation qui serait celle de la pure sphère, l'image du Un comme totalité. Cette image est celle que l'homme aime depuis toujours car elle est au fondement du narcissisme, c'est-à-dire de l'amour de soi comme un. Or l'idée de ce regard qui échappe à l'unité du tableau, met en question l'idéal narcissique. « Et moi, si je suis quelque chose dans le tableau, c'est aussi sous cette forme de l'écran, que j'ai nommée tout à l'heure la tache. ⁸ » Quelque chose fait obstacle à se représenter et se trouve en rapport avec le manque inclus dans la vision. C'est une chose de l'ordre de la tache, le trou, le manque même et qui apparaît sous diverses formes dans l'image.

Dans le Séminaire XI, J. Lacan interroge ce qui se passe dans l'histoire de la peinture avec l'avènement de la perspective qui est le propre de la Renaissance : « C'est dans Vignola et dans Alberti que nous trouvons l'interrogation progressive des lois géométrales de la perspective, et c'est autour des recherches sur la perspective que se centre un intérêt privilégié pour le domaine de la vision – dont nous ne pouvons pas ne pas voir la relation avec l'institution du sujet cartésien qui est lui aussi une sorte de point géométral, de point de perspective. Et, autour de la perspective géométrale, le tableau – cette fonction si importante sur laquelle nous aurons à revenir – s'organise d'une façon toute nouvelle dans l'histoire de la peinture. ⁹ » Pour J. Lacan, ce qu'il y a de nouveau c'est que s'institue un point qui détermine le champ de la vision avec des lois. De même que le point du sujet cartésien est un point géométral, un point qui permet de mettre le monde en perspective.

Les corps sont pris par la science. C'est la grande nouveauté apportée par cette modalité de peinture par exemple. Ils font l'objet d'un calcul. Ils obéissent à des lois. On peut mettre les corps dans le monde, contrairement à la peinture héritée par exemple de l'empire byzantin, où la reproduction des figures humaines est juste le copier/coller de l'image idéale d'une sphère céleste. Ici nous pouvons calculer les sujets et les mettre en perspective dans un point de vue central. Cela répond aux lois de la vision. Le corps est ici abordé du point de vue de la science. Cela suppose un sujet calculable.

Par exemple le tableau de Masaccio, *La Trinité* de Santa Maria Novella en 1425, est considéré comme l'un des premiers tableaux, à Florence, incluant les lois de la perspective, comme l'on peut le voir au-dessus de la croix. Ce tableau, qui représente une crucifixion aussi bien qu'une trinité est extrêmement fixe. En-dessous se trouve le tombeau d'Adam. Nous n'apercevons que ses os. C'est un tableau de la mort. En même temps, des éléments mortifiés et du vivant obéissent aux lois de la perspective comme on le remarque avec le plafond par exemple. Dans ce tableau il y a du nouveau par rapport à la peinture antérieure. C'est l'époque de la construction du Dôme de Florence qui répond aux mêmes lois de la perspective selon Vignola et Alberti, et selon Dürer dans le champ nordique de l'Europe. Cette peinture est un paradigme en quelque sorte, qui répond aux nouvelles lois de la perspective. J. Lacan nous enseigne que cette loi répond à la logique de la vision, c'est-à-dire à un champ obéissant aux lois de l'optique pourtant pas encore définies. Les artistes définissaient ces lois sans le savoir pourrait-on dire, même si Alberti avait décrit quelques règles qui ne seront dégagées que le siècle suivant à la même époque que Descartes, par Desargues dans son traité sur la perspective. J. Lacan met l'accent sur les nouvelles lois de la vision en tant qu'elles apportent une nouvelle dimension dans la peinture. Mais il insiste sur le fait que la vision n'est pas le regard. Le point de vue qui échappe ici c'est ce regard qui n'est pas la vision. Qu'est-il ?

Dans le Séminaire XX¹⁰, J. Lacan nous introduit à la question du baroque. Il ne fait pas de distinction entre les différents courants du baroque. Ce n'est pas son objet. Il considère qu'il y a une révolution dans l'art de peindre à ce moment-là, sans distinguer forcément ce qui peut être du XVI^e siècle ou début du XVII^e. Dans le Séminaire V¹¹, J. Lacan parle d'ailleurs du style du maniérisme dont on l'affuble. Il se reconnaît tout à fait dans ce style et ne semble pas faire une distinction importante entre les différents courants du baroque. En revanche, J. Lacan situe la question du baroque par rapport à la religion chrétienne, on pourrait même dire au catholicisme. C'est dans le contexte de la Contre-Réforme qu'a été lancée par le Concile de Trente une réaction antiprotestante, les jésuites étant en quelque sorte les fers de lance de l'affaire. À Rome, on visite l'église du Gesù qui a été considérée comme la première église baroque, spécialement avec son plafond entièrement en trompe-l'œil. Qu'est-ce que le trompe-l'œil en regard du réel en jeu ?

J. Lacan amène que la religion chrétienne se distingue par sa figure du christ, en tant que l'incarnation est sa fonction centrale. « Dans tout ce qui a déferlé des effets du christianisme, dans l'art notamment – c'est en cela que je rejoins ce baroque dont j'accepte d'être habillé – tout est exhibition de corps évoquant la jouissance – croyez-en le témoignage de quelqu'un qui revient d'une orgie d'églises en Italie. [...] nulle part comme dans le christianisme, l'œuvre d'art comme telle ne s'avère de façon plus patente pour ce qu'elle est de toujours et partout – obscénité. La dit-mension de l'obscénité, voilà ce par quoi le christianisme ravive la religion des hommes.¹² » Les signes du baroque sont l'exhibition de jouissance, la représentation des corps du point de vue de la jouissance.

La jouissance, ce n'est pas le désir, ni le plaisir qui représente l'agréable, l'équilibre de la peinture. La jouissance, c'est l'excès du plaisir, l'au-delà du principe de plaisir comme disait Freud. Le baroque assume l'exhibition des corps dans l'excès de la jouissance dans les églises elles-mêmes. Et, dit-il, cela révèle la vérité de l'œuvre d'art, une obscénité. Que signifie obscénité ? Cela signifie montrer l'objet. L'obscénité est d'habitude voilée sous l'idéal du beau. Montrer l'objet, c'est ce que l'Église va favoriser dans la peinture en particulier avec les images des saints et des saintes qui sont des images rarement gentillettes. Par exemple toutes ces images de seins coupés en morceaux, perforés, d'yeux arrachés etc. montrant l'objet en question sans aucun voile ni refoulement. Le point crucial dans cette logique est d'assumer l'obscénité des corps jouissants, ce qui a toujours été voilé. Comme nous l'avons dit précédemment, J. Lacan conclut que « la dit-mension de l'obscénité ravive la religion des hommes ». « Ravive » est le mot essentiel. L'effet est de rendre vivante la religion des hommes. Cela répond au débat de l'époque avec le protestantisme à savoir si on ne se référait qu'aux textes, à la Bible, aux livres ou s'il y avait une autre dimension de l'expérience religieuse. Le baroque met en valeur la dimension autre que la lecture, qui se réfère à la langue articulée, la dimension de ce qui, ne pouvant pas se dire, doit se montrer. L'art baroque vient assumer ici l'impossible à dire. Ce que je ne peux dire, je vais le montrer.

C'est pourquoi J. Lacan fait référence à la jouissance en tant qu'elle déborde toujours l'humain qui ne peut en rendre compte de façon raisonnée, spécialement la jouissance féminine. J. Lacan s'est d'ailleurs servi de *L'extase de Sainte Thérèse* du Bernin pour rendre compte de la jouissance féminine, à partir du mystique, comme un au-delà de la jouissance humaine et qui nous connecte à Dieu. Dans la statue de Sainte Thérèse, J. Lacan s'intéresse à l'ex-stase, ce qui est hors de soi. C'est un effet de théâtralisation maximale. À Rome, où elle est, elle se trouve dans une petite chapelle où une ouverture a été créée spécialement pour que la lumière tombe au bon endroit. Tout est fait pour la mise en scène et pourtant c'est là où il y a le maximum d'artifices qu'on obtient un effet réel. C'est le paradoxe du baroque. Cela vous touche, cela « ravive » la religion des hommes. Il y a en plus une mise en scène du spectacle en dehors des spectateurs que nous sommes, avec des personnages représentant la famille qui regarde.

Sur cet autre tableau qui se trouve à Florence, dans l'église Santa Felicita, et qui a été réalisé à peine cent ans après le tableau de Masaccio, à environ un kilomètre de là, la façon de peindre est complètement renouvelée. C'est un tableau de Pontormo. Au cours de l'histoire de la peinture, les gens ne s'entendaient pas sur la façon dont il fallait l'appeler : *La pietà séparée*, *La déposition de croix* ? Toute une discussion a eu lieu sur ce dont il s'agissait. Il n'est plus du tout question de perspective. Tout est à plat. Il n'y a pas de profondeur. Il n'y a pas de point d'appui sur un cadre du sol. Cela paraît flotter dans l'air. Les couleurs sont plutôt irréalistes. Il n'y a pas de point de vue central. Il y a l'idée d'un tourbillon plus que d'un état stable.

C'est tout à fait différent du tableau de Masaccio, paradigme de la nouvelle peinture à la Renaissance avec l'effet de perspective. Ici nous ne sommes plus du tout dans l'idée d'une peinture déterminée par les lois de la science. Ce qui est au premier plan, c'est la monstration des corps en tant que débordant le sujet : la jouissance comme ex-, hors de. Qu'était-il recherché ? Dans cette monstration exaltée des corps, ce n'est pas tant la croyance, le sentiment, qui étaient recherchés, que la passion liée aux pulsions elles-mêmes. Les passions humaines, qui occupaient tant depuis Descartes et son *Traité des passions de l'âme*¹³, montrent ici la connexion entre l'âme et le corps d'une façon nouvelle.

Lacan relève encore ceci : « Le baroque, c'est la régulation de l'âme par la scopie corporelle. ¹⁴ » La régulation de l'âme se réfère aux passions de l'âme par Descartes, héritées elles-mêmes d'Aristote. C'est l'idée selon laquelle l'âme serait le principe d'unité des corps, ce qui fait qu'un corps n'est pas que des morceaux. J. Lacan nous apprend que dans le baroque, ce principe de la régulation, ce qui donne une unité à l'âme, se fait à partir de la scopie corporelle. Ne confondons pas la scopie corporelle et une simple image que la photographie pourrait reproduire. La scopie corporelle désigne le fait que ce que montre le baroque c'est le corps jouissant au-delà de lui-même, autant que l'on puisse le voir. C'est la fonction extatique du corps qui nous lie à Dieu dans l'hypothèse de l'époque. Il y a ici une régulation de l'âme, c'est-à-dire un certain rapport à l'Autre, l'Autre divin en l'occurrence, par la scopie corporelle. Lacan met aussi en exergue le fait que les images du baroque sont du registre des saints, bien souvent par opposition à l'idée de la sagesse. Le saint pour J. Lacan n'est pas un sage. C'est celui qui est toujours dans l'excès (« il décharite ») alors que le sage est dans le plaisir, la gestion des biens, un peu mais pas trop. Le baroque n'est pas du tout une philosophie de la sagesse. Au contraire, ce qui intéresse J. Lacan, c'est que le baroque est le rapport de l'humain avec ce qui est hors-la-norme, ce qui est inévitablement présent d'autant plus au XVII^e siècle, siècle de l'avènement de la science moderne. À la même période en effet, Galilée écrit la nature en termes mathématiques. Cela suppose qu'il y ait des lois qu'on puisse déchiffrer avec des petites lettres et qu'il n'y ait plus besoin de ce genre de productions qui montrent le corps sur un autre versant que l'écriture mathématique. Comme toujours lorsque la science tient le haut du pavé, la jouissance se condense ailleurs.

J. Lacan ajoute que cela démontre que la religion chrétienne, et la religion catholique en particulier, est la plus vraie. C'est un peu provocateur mais cela signifie qu'elle a un rapport plus radical à la question de la vérité. Ce n'est pas forcément un compliment. Contrairement aux protestants qui se basent sur la lecture des écritures, le rapport catholique à la vérité se fonde non seulement sur les textes mais aussi sur les images, les corps, la jouissance qui déborde. De là la religion des hommes est ravivée. Cela lui donne un poids de jouissance incarnée. C'est le paradoxe. Or pour J. Lacan, la psychanalyse aussi est en rapport avec le corps et non seulement avec la pensée.

C'est pourquoi tout son dernier enseignement mettra l'accent sur la parole non pas en lien à la signification mais à la jouissance, à ce qui suppose du vivant, un corps. Ainsi, dans les dernières années de son enseignement, J. Lacan ne parle plus du sujet mais du *parlêtre*, c'est-à-dire de l'être au sens du corps, affecté par la parole. Il est amené à faire comprendre ce propos très baroque selon lequel : « [...] le réel du droit, c'est le tordu [...] ¹⁵ ». Nous partons du fait que l'humain est fait de bric et de broc, mal foutu, et qu'il faut beaucoup d'efforts pour redresser quelque chose et le rendre un peu civilisé, tenant dans quelques règles sociales et subjectives. Il y a des corps qui jouissent, qui ne font pas lien, qui sont un par un. Il faut tout un travail pour redresser quelque chose, pour faire du lien social par diverses identifications par exemple.

De même Lacan critique Freud lorsqu'il dit que la psychanalyse est une révolution copernicienne. Il met en lumière que la révolution copernicienne maintient l'idée de la loi du centre, de la loi du maître, alors que l'ellipse de Kepler est la vraie révolution car elle montre que le centre ne cesse de se déplacer. Cela donne l'idée du baroque comme ellipse plutôt que comme perfection de la sphère. C'est une mise en question qui renvoie à notre propre rapport à l'image et au narcissisme.

L'époque actuelle, marquée par l'exhibition de jouissance, a ce point en commun avec le baroque. Les corps aujourd'hui se montrent de partout. Il n'y a plus de refoulement, tout est montré sur internet etc. Mais cela reste très différent du baroque dans la mesure où cette exhibition ne sert qu'au narcissisme de chacun. C'est du un par un et cela ne vaut que pour celui qui se montre. Cela ne fait pas lien, sauf dans les petits groupes ségrégatifs qui partagent leur mode de jouir. Alors que le baroque était la connexion de la jouissance des corps avec l'Autre, fut-ce l'Autre divin. Mais l'Autre divin est bien aussi celui qui a un discours, celui qui depuis des milliers d'années a animé les hommes. Autrement dit, notre époque est plutôt courte, non pas sur la jouissance mais sur le lien à l'Autre. C'est ce qui est un problème pour nous.

Pourquoi ai-je parlé du réel dans mon titre ? Le baroque est un paradoxe radical. Là où l'artifice est exalté, où le semblant, les trompe-l'œil, les bizarreries sont à outrance, montrant combien la peinture ne se réduit nullement à la représentation, le baroque produit un effet réel, nous touche et transmet quelque chose de cette jouissance. C'est en quoi nous avons à en apprendre. Pour la psychanalyse, il y a une leçon du baroque même si notre époque ne va pas tout à fait dans ce sens. Aujourd'hui nous nous appuyons plutôt sur le symptôme qui est le signe du réel, le signe de ce qui ne va pas, et ce avec quoi nous faisons quelque chose.

Transcription Bérengère Nicolas

1. Lacan Jacques, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 191-197.
2. Lacan Jacques, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.
3. Freud Sigmund, « Le Moïse de Michel-Ange », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, Folio essais, 1985.
4. Lacan Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
5. Lacan Jacques, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 102.
6. Lacan Jacques, « La schize de l'œil et du regard », *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, pp. 65-74.
7. *Ibidem*, p. 95.
8. *Ibidem*, p. 90.
9. *Ibidem*, p. 81.
10. Lacan Jacques, *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.*
11. Lacan Jacques, *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.
12. Lacan Jacques, *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.*, p. 102-103.
13. Descartes René, *Les passions de l'âme*, Les classiques de la philosophie, Paris, Le livre de poche, 1990.
14. Lacan Jacques, *Ibidem*, p. 105.
15. Miller Jacques-Alain, « Notice de fil en aiguille » dans Lacan Jacques, *Le Séminaire*, livre XXIII, *op.cit.*, p. 209.



Ciel flamboyant

La sexuation apparaît avant tout comme une construction où la jouissance se serre. Elle en passe pour le tout petit par des jeux dans lesquels s'incarnent et se figurent des questions. C'est dans cette adresse que le réel peut muter en énigme.

De la sexualité infantile et de la sexuation chez les enfants

Dès que l'on pratique une clinique orientée par la psychanalyse auprès de l'enfant et *a fortiori* au chevet du bébé*, « l'ornière du développement ¹ » nous guette. Nous aimerions découvrir ce qui est premier, primaire, antérieur, primordial etc. Nous cherchons les phases, les passages, les stades, une évolution. Sur ce point, la neuropsychologie a élaboré toute une idéologie du développement psychique. Elle organise aujourd'hui le parcours des enfants dans les institutions, à l'aide de batteries de tests qui échelonnent l'âge psychomoteur des retardés et des surdoués du développement et de la communication. Il n'est pas inintéressant de remarquer combien pour ces deux extrêmes, des troubles de comportement, parfois étrangement similaires, sont observés chez les enfants testés ! Lorsque d'une toute autre manière nous nous orientons du réel, en tant qu'il est susceptible de produire un sujet, le bébé est au contraire bien plus près du réel que l'adulte lequel, pour devenir grand, a réussi à s'en défendre et croit pouvoir le maîtriser. À notre époque, la théorie du développement psychologique soutient un rêve : celui de l'âge adulte où toutes les étapes du développement pourraient être tranquillement acquises ! J. Lacan, avec humour, épingle l'illusion développementale : « [...] ces adultes dont par ailleurs, il est expressément dit qu'ils ne peuvent jamais arriver à se réveiller – quand il arrive dans leur rêve quelque chose qui menacerait de passer au réel, ça les affole tellement qu'aussitôt ils se réveillent, c'est-à-dire qu'ils continuent à rêver ² ». Pas d'échelle de développement donc, pour quantifier l'excitation, l'érotisation de la sexualité infantile ou la jouissance de l'infans à l'adulte. En revanche, les tout-petits sont au plus près de leur rapport au corps qu'ils éprouvent comme premier partenaire intime. Ils nous enseignent comment se précipite un sujet, effet de jouissance et de signification, en tant que réponse du réel, si tant est qu'ils rencontrent une parole qui leur est adressée. Cela laisse penser que ce qui advient au moment de l'émergence du sujet suppose la rencontre avec un indicible désarroi.

Le sexuel

« Il paraît certain », écrivait Sigmund Freud, « que l'enfant apporte à sa naissance des germes de mouvements sexuels ⁴ ». De toutes les activités infantiles, le suçotement, mouvement rythmique et répété des lèvres présente toutes les caractéristiques d'un acte sexuel.

S. Freud prend l'exemple du suçotement pour étudier la sexualité infantile, celle où l'enfant expérimente d'emblée une profonde disjonction entre la satisfaction physiologique du besoin et une autre satisfaction liée à la rythmicité de la succion et ses conséquences dans le rapport à l'autre.

Si la recherche de plaisir chez l'enfant s'étaye *a priori* primordialement d'un besoin physiologique, se produit ensuite tout autre chose chez l'enfant : une zone érogène. Celle-ci apparaît à l'enfant comme lui étant hét-érogène, tant elle advient comme étrangère et hors signification ! Freud conviendra ensuite que n'importe quelle partie du corps peut acquérir cette caractéristique d'excitabilité telle que celle de l'appareil génital. Ainsi le bébé est-il particulièrement excitable. Écoutons J. Lacan : « Quant à moi, je n'ai jamais regardé un bébé en ayant le sentiment qu'il n'y avait pas pour lui de monde extérieur. Il est tout à fait manifeste qu'il ne regarde que ça, et que ça l'excite, et ce, mon Dieu, dans la proportion exacte où il ne parle pas encore. À partir du moment où il parle, à partir de ce moment-là, très exactement, pas avant, je comprends qu'il y ait du refoulement.⁵ » J'ai trouvé cette remarque particulièrement éclairante pour la clinique des tout-petits qui ne parlent pas et notamment pour ceux qui n'accèdent que bien difficilement à la parole. L'excitation impossible à border par *l'apparole* met la plupart de ces enfants face à une jouissance sans fin. Il convient alors de trouver avec eux le moyen d'y introduire un point d'arrêt, une coupure, seule solution pour qu'ils acceptent de construire un habitat langagier susceptible de les introduire à l'échange avec l'Autre.

En élevant l'érotisme sexuel de l'enfant à la hauteur du fait sexuel, S. Freud en a fait ce qui constitue pour l'enfant un « premier pas pour s'orienter dans le monde⁶ ». J'ai été surprise de noter cet autre commentaire qui précise dans le même passage combien « l'enfant dans ses recherches sexuelles est toujours solitaire⁷ ». L'enfant freudien fait l'expérience du caractère radicalement solitaire de l'expérience sexuelle. Comme le soulignera ensuite J. Lacan ensuite, la jouissance s'avère dès le début, celle de l'Un tout seul. Elle est ce qui, chez le sujet humain, ne se partage pas. Elle relève de l'indicible. Ce que l'on a longtemps qualifié avec Freud d'auto-érotisme chez l'enfant, la pratique clinique nous permet quotidiennement d'y objecter en ce qu'elle se présente comme extérieure au corps et même au vouloir du petit sujet. La jouissance lui advient d'emblée comme une altérité dont il ne sait que faire mais qu'il lui faudra accepter comme partenaire intime.

Pour autant, on ne peut pas dire que chez le tout-petit la jouissance soit première. En effet, bien avant sa naissance, l'enfant est déterminé par les faits de langage de ceux qui le précèdent et l'attendent. J. Lacan a précisé que le langage est un milieu aussi réel que le monde extérieur. Ainsi, dès sa naissance l'infans fait l'expérience de la jouissance, mais pas en dehors des signifiants qui le précèdent et l'environnent. Il aura à y faire son habitat. Mais, ce n'est pas du côté d'une harmonie.

Déjà se compose ce qui du signifiant cisaille l'être corps du bébé. Je pense à cette enfant se présentant comme *un psychisme vivant dans un corps mort* répondant ainsi du réel du signifiant mort qui avait constellé toute la période de son arrivée au monde. Sa mère restait en effet obsédée avec horreur par l'idée qu'elle avait le choix de vie ou de mort sur cette enfant porteuse d'une trisomie.

La sexuation

Garçon ou fille ? La question s'est déjà posée bien avant la naissance de l'enfant et parfois même avant la grossesse. Toutes les femmes et tous les hommes le savent, mettre au monde un garçon ou mettre au monde une fille, ce n'est pas pareil. Pourtant, il ne s'agit pas d'une opposition binaire. Avoir un petit garçon, ça ne s'oppose pas à avoir une petite fille, c'est juste que ce n'est pas la même chose ni pour une femme, ni pour un homme, ni pour un frère, ni pour une sœur. J. Lacan écarte d'emblée la différence anatomique des sexes pour avancer les formules de la sexuation. Il propose là où la sexualité pour l'animal parlant n'est ni instinctuelle, ni naturelle, « une assomption » par l'homme du sexe qu'il assume en tant qu'homme ou en tant que femme, en tant que garçon ou en tant que fille. Les formules de la sexuation sont radicalement séparées. Elles ne sont pas articulées entre elles. Elles sont articulées au phallus. Avec ce mot « sexuation » qu'il introduit dans le vocabulaire de la psychanalyse, J. Lacan explore quelque chose que nous pourrions appeler, au-delà du sexuel, le réel du sexe et l'insaisissable de la différence sexuelle. Si la sexuation n'est pas innée, si ce n'est pas à partir du partenaire que l'on se reconnaît garçon ou fille, si l'inconscient n'est pas sexué, comment peut-on assumer ce point énigmatique d'assumer une position sexuelle ? J. Lacan en fait un axiome. Il y a la jouissance et elle ne se rapporte pas à l'autre comme tel. En tant que sexuelle, elle se rapporte à la fonction du phallus et la castration. Cela a pour conséquence qu'il n'y a pas de rapport sexuel ⁸.

De dédoublements en permutations

Mourad témoigne de la violence que constitue la naissance de sa sœur qui l'éjecte de sa position de phallus maternel, tout en le mettant en jeu et en lui révélant sa place d'objet petit *a*. Il est devenu celui qu'on laisse, qu'on éjecte. Il est désespéré. Cela l'introduit à la sexuation dans la mesure où sa sœur, en tant que fille, devient l'objet précieux tandis que lui, le garçon, se retrouve violent, insultant, méchant. « Tous les garçons sont méchants » me dit-il. « Pas les filles ». Ce rapport est particulièrement dissymétrique. Nous ne sommes pas avec une opposition : gentil, méchant. En dédoublant les personnages, ce petit sujet introduit un certain écart puis opère des permutations entre eux. Dans les aléas du jeu et du dédoublement identificatoire, il en vient à traiter l'une des filles comme méchante. Le premier « répartitoire » de la jouissance construit par Mourad s'en trouve mis à mal. En revanche, la mise en scène de l'impossible rencontre entre les sexes est permanente. La castration est de structure. Le moment où il s'aperçoit qu'une fille peut être méchante est sans doute un tournant.

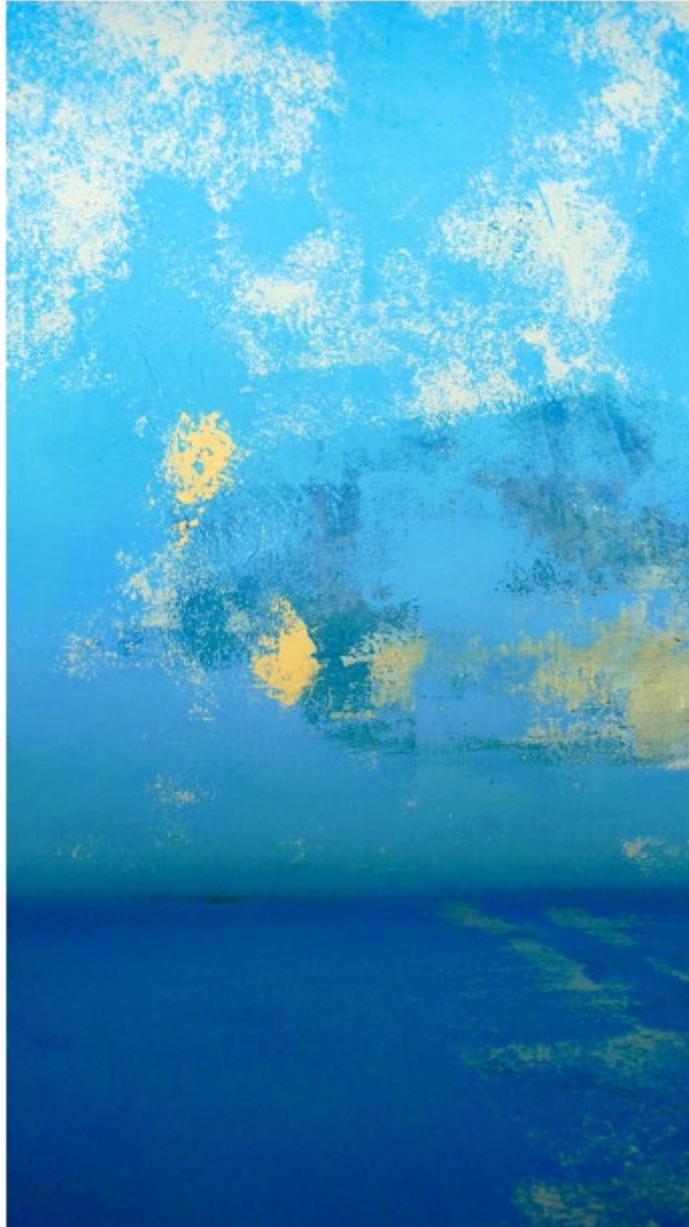
Mourad nous enseigne que l'assomption à la sexuation se précipite d'un désarroi auquel fait suite tout un travail d'identification avec sa série de variations. Il tente de traiter la formule « tous les garçons sont méchants » à l'exception du père plutôt castré. Sur ce point une scène de jeu devient exemplaire. Elle ne résout rien mais signe un apaisement. Empruntant mes chaussures à talons, il imite mes déplacements avec aisance et humour. Sa mascarade féminine introduit l'identification jouée à l'analyste femme et non plus à la mère.

Débarrassés des enfants « on est tranquille ! » me dira-t-il, « Les filles sont à l'école ».

Nous nous sommes quittés ce jour-là sur cette phrase formidablement équivoque qui change encore le « répartitoire ». Si les filles sont à l'école du savoir et qu'il y a des femmes, alors qu'est-ce que cela suppose côté garçon ?

*La rédaction recommande à ce propos la lecture du précieux livre de Jocelyne Huguet-Manoukian et Monique Perrier-Genas (s/dir.), *Une pratique de soins précoces pour les enfants en situation de handicap*, collection trames, Toulouse, Erès, 2016.

1. Lacan Jacques, *Séminaire*, livre xx, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 53.
2. *Ibidem*, p. 52-53.
3. Freud Sigmund, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, idées/Gallimard, 1962, p. 69.
4. Lacan Jacques, *Ibidem*, p. 53.
5. Freud Sigmund, *Ibidem*, p. 73.
6. Freud Sigmund, *Ibidem*, p. 73.
7. Lacan Jacques, *Ibidem*, p. 14.



Ile-de-Sein-pointe du Raz

Ici le montrer fait apparaître un manque où se précipite la différence des sexes. A la déconvenue du vrai, Adèle préfère une réponse par l'élégance du semblant qui la situe résolument du côté féminin.

Une petite robe fleurie

Adèle était une élève de grande section maternelle âgée de cinq ans, dernière d'une fratrie de cinq enfants, trois sœurs et un frère. C'était une petite fille vive, drôle, dégourdie, bien dans ses baskets. Elle passait souvent le week-end à courir la campagne, car ses parents qui avaient un travail prenant la semaine, aimaient les activités sportives en pleine nature. Dans la cour de récréation, toujours active, en mouvement, elle jouait le plus souvent avec trois garçons qui étaient les petits « caïds » de la classe. Elle inventait des jeux et, sans être directive, fédérait de petits groupes. En classe aussi, elle faisait partie de ces enfants qui parviennent à dénouer les conflits, à trouver des solutions aux impasses. Elle était le plus souvent vêtue d'un short, d'un jogging et chaussée de baskets.

Un jour, à la récréation, alors que je n'étais pas de service dans la cour, je la vis arriver en classe, le visage grave, défait : elle semblait pétrifiée. Comme elle ne disait rien, je lui demandai ce qui lui arrivait : elle me répondit que S. l'avait traitée de « garçon manqué ». Je m'étonnai de cette expression bizarre, lui demandai ce qu'elle en pensait : elle qui s'exprimait facilement ne dit mot. Je lui rappelais très simplement qu'on pouvait être une fille et aimer jouer au foot et inversement être un garçon et avoir envie de jouer avec la dinette ou les poupées. Elle restait silencieuse. Sans trop réfléchir j'ajoutai avec un petit sourire : « je ne sais pas ce que tu en penses mais je crois qu'il est un peu jaloux, parce que c'est vrai, tu joues vraiment bien au foot et tu cours très vite... » Elle me regarda alors avec cette expression franche qui la caractérisait et sembla se détendre.

Je ne lui proposai pas d'aller chercher l'insolent mais lui dit que s'il recommençait et si elle en était d'accord, nous lui parlerions. Le lendemain matin, je vis Adèle arriver avec une très jolie petite robe fleurie (je ne l'avais jamais vue en porter auparavant). Au moment de se mettre en rang, elle prit énergiquement et néanmoins sereinement le fauteur de trouble par la main sans vraiment lui adresser un regard. C'est lui qui resta coi et la dévisagea de bas en haut sans rien dire.

À la récréation, ils reprirent leurs jeux et la petite robe n'était visiblement pas un obstacle à leur course joyeuse. Je n'entendis plus parler de l'« accroc » qui avait soudain figé Adèle et je me demandai ce qui l'avait décidée à faire ce choix. Je n'ai pas la réponse, mais je crois qu'il s'agissait moins de se conformer au code vestimentaire féminin que de s'affirmer comme une petite fille singulière.



La grève au Vivier

L'enfant ou l'adolescent manifeste parfois une adhésion troublante aux images violentes ou obscènes trouvées sur internet. C'est une scène sur laquelle on peut l'accompagner, pour que l'écran ait chance de faire écran au réel.

Creespypasta. Je te montre ce qui ne peut pas se dire.

Yasmine a 11 ans. Je la reçois au CMP une fois par semaine. Dans le travail avec cette jeune patiente, la question de ce qu'on montre ou pas aux adultes est très prégnante. Ceux avec qui elle vit, son père et sa grand-mère paternelle, ne voient pas les images auxquelles elle se confronte. Cela révèle au départ un certain laisser-tomber – ils sont dépassés malgré une mesure de placement à domicile – mais maintenant Yasmine s'arrange aussi pour naviguer sur internet hors de leur présence.

Yasmine, cet été, entrain défaite dans mon bureau, arrachée à son sommeil par l'arrivée du taxi alors que nous nous rencontrions à 11 heures. Sans la régularité de l'école, le rapport aux écrans est sans limite. Ses yeux louchent, ma voix lui paraît bizarre, et son corps se tord. C'est dans son rapport à l'image que son corps semble se tenir davantage. Au début, accrochée à sa centaine de cartes Pokémon® qu'elle faisait défiler sous mes yeux, elle m'expliquait les pouvoirs, les points de vies et l'évolution de chacun. Il fallait que je regarde patiemment, sans jamais toucher aux cartes, au risque de faire surgir une grande angoisse. Je devais être la plus docile possible pour qu'elle tolère ma présence.

Puis elle demande à me montrer d'autres images grâce à l'ordinateur. Impatiente, elle me dit : « Je veux te montrer mais c'est un secret. Je ne veux pas que tu regardes, ferme les yeux », puis elle écrit des mots qui résultent des recherches-fleuves qu'elle fait chez elle. Elle veut me faire partager les images de petits personnages féminins de mangas ou de jeux vidéo dont elle est férue, et me presse en demandant mes préférences.

Yasmine me fait vivre une urgence dans le transfert. Les séances se clôturent en imprimant une image à colorier. Yasmine attend alors dans le couloir que je revienne du secrétariat. S'adresser à d'autres adultes ou croiser leur regard lui est impossible.

Des lolitas, des mangas, ses recherches la mènent aux fées. Elle m'interroge longuement sur la véracité des images qu'elle voit. Les photomontages troublent la frontière entre l'irréel et la réalité. Nous frôlons le sordide avec des photos de petits cadavres de fées, qui représentent des preuves de leur existence selon Yasmine. Son regard semble guidé dans le choix des images, sans que je saisisse par quoi. Mais entre le répugnant et le féérique, elle m'interpelle et cherche mes réactions. Son corps se redresse, ou se penche, et Yasmine se colle à moi, tout en sollicitant mon regard.

Ce rapport à l'image dont elle cherche à se décoller, semble la tenir physiquement. Elle tente de dire ce qui l'interroge, mais cela la dessert tout autant, la précipitant dans un monde où elle est bousculée, sans mots. Au fur et à mesure des semaines qui passent, en articulation avec la puberté me semble-t-il, le choix des petites créatures féminines qu'elle me montre s'avère de plus en plus sexualisé. Dans une vidéo qu'elle me fait voir, trois actrices et trois créatures animées se font face, dansant en se déhanchant avec un regard aguicheur.

Yasmine me dit que sa mère adore cette vidéo. La mère de Yasmine est voilée, elle s'est radicalisée il y a quelques années. Ce que me dit Yasmine des intérêts de sa mère, partagés avec sa fille, met en lumière une question autour de ce qui se montre ou non en dehors du domicile. Yasmine met alors en place un bref cache-cache avec moi dans le couloir, qu'elle répète à chaque début de séance. J'encourage cet échange, où émerge la possibilité qu'elle se voit davantage. Une opération de soustraction sur le regard s'engage dans le transfert. Un jour, après ce temps de retrouvailles, elle s'agite et jubile. « Je vais te montrer une vidéo, c'est Sally Williams », me dit-elle. Je ne comprends pas s'il s'agit d'une personne existante ou non. « Je veux me déguiser en Sally Williams pour Halloween », me répète plusieurs fois Yasmine. Elle hésite, excitée, s'approche du clavier, s'en éloigne.

Alors je découvre l'histoire¹ d'une petite fille mignonne, abusée par un oncle qui finit par l'assassiner parce qu'elle n'a pas bien respecté « le jeu ». Cette petite fille revient sous forme de fantôme, le visage ensanglanté, et s'adresse à une autre petite fille en lui disant : « Viens jouer avec moi ». Par ce signifiant ambigu du « jeu », de l'enfant abusée elle devient un monstre, la tentatrice. Cette vidéo est doublée par un texte, que Yasmine essaie de lire. Je ne sais pas ce qu'elle en comprend, mais je limite ce qui me paraît à ce moment-là insoutenable, obscène. Je coupe la vidéo qui me paraît sans fin, et l'avance, pour la terminer plus rapidement – j'imagine encore à ce moment-là que cette vidéo a des visées « pédagogiques », ce qui n'est pas le cas. Je tente de traduire ce qui me paraît insoutenable, ce qui (me) fait peur. Cela l'arrête, elle rit et s'agite cette fois avec plus de nervosité, soutenant qu'elle n'a pas peur. Je refuse sa demande d'imprimer une image si bien qu'elle boude et part du rendez-vous en s'engouffrant dans le taxi, le corps en torsion.

Je fais l'hypothèse qu'elle vient traiter quelque chose de ce qui ne peut pas se dire. Ces vidéos donnent forme à l'innommable, voire à des phénomènes élémentaires, et cela sans doute lui est nécessaire. Il s'agit pour moi de dire non à un point de jouissance, sans dire non au travail pour cerner ce point, pour qu'elle puisse déplier sa question. Où placer cette limite est une question, car le bord n'est pas écrit d'avance et s'invente au fur et à mesure, au risque d'un certain vertige. À quoi va ouvrir cet acte de ma part ? Est-ce que je deviens pour elle celle qui a peur de ce qu'elle va voir ? Le mot « peur », que j'ai proposé, va en tous cas revenir lors des deux rendez-vous suivants. « Je veux me déguiser en Sally pour Halloween », me dit-elle en chuchotant, « mais je ne veux pas te faire peur ». Et la fois suivante : « tu vas avoir peur, tu ne vas pas me reconnaître ».

Yasmine pourra-t-elle s'appuyer sur ce regard où on la reconnaît autrement que comme objet de jouissance pour nouer le très enfantin et la sexualisation, passer de l'enfant à la femme ? La suite de la cure nous le dira.

1. L'histoire de Sally Williams appartient au genre des *Creepypastas* définies par Wikipédia comme des fictions effrayantes, vouées à épouvanter ou divertir le lecteur, et qui circulent en ligne. Ces histoires sont généralement proches des légendes urbaines. Histoire moderne, se rapprochant du mythe, pouvant emprunter tous les genres littéraires. Aussi nommée légende contemporaine, elle se rapproche de la rumeur ou du canular. Elle exprime surtout des peurs ou des fixations. Le mot est issu de l'anglais *Creepy*, « effrayant » et *Copy-paste*, « copier-coller ».



Opale

Avec Jude, l'énigme du corps sexué s'expose sans médiation, faute de pouvoir se formuler. Comment aborder cette enfant au-delà de ce qu'elle montre, sans espoir ni désespoir ?

Jude, exposée

Vous trouverez dans cette présentation, un bref compte rendu de la conversation qui a eu lieu dans le Laboratoire du CIEN, *L'enfant et ses professionnels*. La sidération est parfois au rendez-vous des prises en charge dédiées à la protection des mineurs, en raison du désordre familial qui constitue ce que l'on appelle « son milieu ». Une banalisation dont nous verrons avec Jude qu'elle porte à conséquences. La conversation, dans le Laboratoire, permet de cerner ces points inévitables d'un « je n'en veux rien savoir », favorisés grandement par une politique qui pense la famille comme un lieu de redressement possible, grâce à l'application de protocoles éducatifs. La conversation, ce qui est souvent le cas au CIEN, a fait place à l'énonciation de cette éducatrice et au sujet Jude. L'enveloppe que constitue le Laboratoire a permis la parole. Jude a 10 ans lorsque son éducatrice la rencontre pour une mesure AEMO. Avec son frère, ils ont déjà été placés à deux reprises : une première fois en foyer, puis chez leurs grands-parents maternels chez qui vit également le dernier frère de leur mère, leur oncle, alors âgé de 13 ans. Cet oncle montre à la mère de Jude des photos de sa fille dénudée qui circulent dans le quartier. Jude a pris un selfie qui aurait dû rester fugitif, dans l'intimité de la salle de bain. Ce selfie a été capturé et diffusé sur les réseaux sociaux. Se faire partenaire de Jude n'est pas simple et son éducatrice se fait relais, intermédiaire entre l'école, les grands-parents, son jeune frère et sa mère. Son père, retourné au pays quand elle était petite, n'est présent ni dans sa vie, ni dans le discours familial. Lorsque nous en avons parlé antérieurement dans le Laboratoire, nous avons noté que l'adolescente se retrouvait souvent au mauvais endroit. La *sexualisation*, laquelle n'est pas la sexualité, affleurait avec insistance dans ses relations avec ses pairs, voire avec les éducateurs. Que cachait cette exposition ?

Alors qu'elle va avoir 14 ans, Jude vient voir son éducatrice pour lui « annoncer » qu'elle est enceinte de son oncle. L'éducatrice relate la crudité avec laquelle l'adolescente évoque « les cinq fois » où cela s'est produit. Une situation qui précipite dans le réel traumatisme et sexualité, lesquels vont toujours de pair. Lorsque l'ordre symbolique ne vient pas voiler l'irreprésentable, le corps de l'enfant supporte l'imparlable. Le passage à l'acte incestuel attaque le lien de filiation. La question *d'où viennent les enfants*, ici réellement posée, est pour Freud plus cruciale que la différence sexuelle, comme le relevait Hélène Deltombe lors de la première soirée de l'atelier de l'Institut de l'Enfant. Pour Jude, la question des origines n'est pas une énigme, elle est son malheur. Elle ne permet pas une construction subjective en termes de sexualité. Jude s'est faite objet, partenaire symptôme de son oncle, jusqu'à l'horreur. Elle semble cependant bien attendre, par-delà ce qu'elle montre, quelque chose de son éducatrice : comment devenir une femme civilisée.



Mélancholia

Le 8 octobre dernier, Jacqueline Dhéret était l'invitée de l'Association de la Cause Freudienne en Bourgogne Franche Comté pour une visioconférence préparatoire aux Journées 50 de l'École de la Cause freudienne. Nous en publions des extraits. En psychanalyse, ce qui se montre a aussi à être voilé. Il n'est pas certain que l'exhibition du sexuel par l'époque actuelle rende la question moins opaque.

À propos de l'inceste

Freud est parti de la mythologie grecque, d'Œdipe fils de Laïos et de Jocaste, ce qu'il ne savait pas, pour nommer, derrière son complexe d'Œdipe, « un réel indicible ». L'interdit de l'inceste fait exister un imparlable, la Chose, dont il convient de se défendre en la voilant. Le mythe d'Œdipe a longtemps fonctionné comme une signification commune partagée, qui d'une certaine façon se maintient : le partenaire sexuel vient à la place de ce qui a été perdu, compte tenu de l'interdit de la jouissance sexuelle réservée, dans la famille, au couple parental. Pas de « oui » à l'accueil de l'existence de l'enfant sans un « non » à la jouissance maternelle¹, « tu ne réintégreras pas ton produit », et sans le consentement côté homme, à ce que Lacan nomme dans son séminaire sur l'angoisse, le Livre X², « les tamis de la reconnaissance ». Ce qui ne peut se dire est au-delà du permis et du non permis. Dans ce même séminaire, Lacan note que c'est le forçage de cette formule qui permet l'action dramatique d'un Sophocle.

Pendant des siècles il y a eu le mythe, la tragédie, et au niveau du discours du droit, un silence : le terme d'inceste, chargé d'un trop de sens, était imprononçable dans les tribunaux et ne figurait pas au code pénal. On parlait, pour ne pas avoir à le formuler, de « la grande proximité » entre l'auteur et la victime d'une agression sexuelle commise avec violence, menace, surprise. Toute relation sexuelle entre personnes parentes, tout viol commis par un ascendant ou par une personne ayant sur la victime autorité de droit ou de fait, voyait et voit toujours sa peine aggravée. Que le mot inceste ne figure pas au code pénal a donné lieu à de nombreuses pétitions dans les années 2000, jusqu'à la loi du 8 février 2010 qui qualifie d'agression sexuelle incestueuse ces actes commis dans la famille, y compris lorsque l'adulte est titulaire de l'autorité parentale. Un point dont nous avons fait symptôme dans un des Laboratoires du CIEN de Lyon qui comptait parmi ses membres des magistrats et professionnels de l'ASE. La phrase de Lacan sur le forçage du permis et du non permis nous avait alors aidés à nous orienter.

Le maître moderne veut que l'on appelle un chat un chat. Il n'a pas tort, mais il invente des signifiants qui sont moins des repères que des définitions qu'il voudrait incontestables et transparentes. Les néologismes contemporains ne sont pas vraiment des signifiants maîtres. Certes, ils capitonent, ils stoppent la fuite du sens, mais ils n'enrichissent guère la langue ; ils nomment et ouvrent à des catégories.

On dit : *c'est ça !* Mais dès qu'on a dit *c'est ça !* on a un effet de banalisation, de diffusion dans la langue commune et l'opinion. Derrière l'interdit et ses nominations il y a de l'indicible, ce pourquoi dans le domaine du droit, il s'agit, pour que le tribunal puisse se réunir, de qualifier l'acte. Dès que le réel monte sur le devant de la scène, on voit que le symbolique n'est qu'un mirage dont cependant, nous ne saurions faire fi.

Le mythe faisait exister la fatalité, les mésalliances. Il osait. Il permettait une lecture des mœurs et une certaine parole. On a toujours su qu'il existe des figures du père qui ne sont pas honorables, que certaines sont dégradées, autrefois on disait dégénérées.

L'inceste est un point extrême qui défigure l'humanité et la fonde, avançait Freud.

Lacan en est passé par la mythologie et la tragédie pour poser une question : Qu'est-ce que nous appelons depuis Freud le complexe d'Œdipe³ ? Au-delà de l'interdit, il s'agit de l'incidence du verbe et du symbolique sur les corps et sur la jouissance. Il extrait de la tragédie de Sophocle, *Œdipe à Colone*, une phrase dont la forme interro-négative est éminemment humaine : « Puissais-je n'être pas né ». Désir et Être portent bien au-delà du malaise sur une radicalité qui convoque le sujet comme « a », « a »bje(c)t, abjection⁴. Une vérité qu'incarne fort bien le mélancolique, prisonnier de sa sale jouissance. L'imposition du signifiant marque l'être parlant au point, parfois, de le défigurer, ce que les variations de l'invisageable viennent voiler : *Avec ton cousin ou ta cousine, pas de bêtise !* ce pourquoi le désir de la bêtise voire sa réalisation viennent hanter le sujet. Ce sont des témoignages que nous recueillons dans nos cabinets.

Certes, les structures parentales imposent à l'homme un destin que Lacan préfère interpréter comme « dette de l'Atè ». Cette dette peut nous être ravie et si nous y renonçons, nous sommes chargés d'un malheur plus grand encore, dit-il dans son séminaire sur le transfert⁵.

Une remarque qui m'a beaucoup aidée à recevoir, dans les années 1980, un adolescent né de la relation incestueuse « consentie » de sa mère, avec son père à elle. Une relation, commencée à l'adolescence et qui avait cessé avec la naissance de l'enfant. Du point de vue du symbolique, ce garçon portait le nom de famille de son grand-père et était né, sur le plan légal, de père inconnu. Avertie par la mère de sa situation, nous étions en pleine vague idéologique de la libération des mœurs, je m'étais dit que l'analyste n'avait pas à être effrayé de ce genre de chose et que notre travail pouvait prendre comme boussole cette remarque de Lacan sur la dette ravie : comment restaurer le symbolique tout en en contrariant une logique de condamnation, celle qui voue Œdipe à incarner une vérité essentielle ? Alors que je recevais la mère et son fils, je m'étais tournée vers lui en énonçant doucement mais fermement : « Donc, vous êtes orphelin de père ! Ça arrive... » Il s'agissait d'arracher ce garçon à la figure du mari postiche de sa mère, celui qui fascine, sans donner consistance imaginaire au destin.

Pour aborder la question de l'inceste, nous avons du point de vue de la psychanalyse, ce que Freud et Lacan nous enseignent quant à la clinique du trauma.

Bien sûr, il y a ce que Lacan appelait « le programme » du sujet, l'histoire familiale et au-delà le réel qui lui faisait donner à la transmission entre les générations, valeur de symptôme : dans la famille, se transmet notre être de symptôme⁶. Le psychanalyste lacanien n'est pas fasciné par le trans-générationnel qui remporte aujourd'hui encore un grand succès. Sans doute est-il congruent avec le devoir de mémoire dont nos contemporains se font l'exigence. Peut-être s'agit-il, aussi, d'un mode de reconstruction de l'Autre ?

Il est vrai qu'une analyse délivre souvent des savoirs tout à fait passionnants sur le murmure de nos ascendants, les logiques à l'œuvre. Pour autant, l'inconscient du sujet ne s'en déduit pas. Il est sans raison. Le trauma Freud, avance Jacques-Alain Miller, c'est ce « je », séparé de tout, Lacan dirait, ce mur⁷.

La psychanalyse donne-t-elle consistance à la causalité traumatique à l'intérieur de la causalité familiale ? La question est délicate. Freud parlait de l'héritage archaïque de la lignée mais il laissait entendre que si le sujet est relié à ses ascendants, ce lien, pour une part seulement, passe par la parole. Il y a aussi, entre les générations de l'incommensurable, de l'oublié, du jamais inscrit, des S_1 qui se réitèrent. Retranchés du discours, ils sont propices à convoquer des catastrophes.

Alors, notre méthode n'est pas une élaboration des savoirs là-dessus. Notre méthode tient compte de ce réel. Elle consiste, au contraire, à rétribuer chacun, de sa propre parole. On pourrait dire : « À chaque génération sa responsabilité ». Notre clinique respecte l'histoire, mais c'est une clinique de la séparation, puisque c'est une clinique du sujet. On voit alors se dessiner les petits riens qui peuvent arracher le sujet à la condamnation. Étrangement, ce jeune patient avait l'appui de la fonction phallique, de la castration. Sa venue au monde, le oui du côté de sa mère à son existence, avait permis à cette femme très jeune, de dire non à son propre père. Non, tu n'es pas le père de cet enfant, puisque je suis ta fille, je ne suis pas ta femme.

Le biologique ne fait pas lien. Il faut y ajouter un acte de parole, pour que le désir tombe sur celui qui naît. Cet acte est celui des parents ou de ceux qui viennent en place et lieu de ces derniers, lorsqu'ils sont inexistantes ou empêchés. L'acte de parole, dans ces situations, vient de l'analyste. Il s'agit d'accrocher ce qui du désir n'est pas anonyme et donne figure humaine. Comme le dit si bien Gérard Wajcman dans son ouvrage, *L'œil absolu*⁸, il se pourrait qu'aujourd'hui le regard ne soit plus derrière le rideau qui cache la scène du théâtre de Sophocle, de Claudel⁹. Il se pourrait que ce soit l'œil qui nous regarde. Ce point est très délicat lorsqu'il y a abus, violence, inceste : lorsque la parole se généralise, qu'on la libère, elle devient informative. Une suspicion se propage alors : n'est-elle pas jeu de dupe, comme avait pu le souligner Jacques-Alain Miller à l'occasion du scandale sexuel provoqué par l'arrestation de Dominique Strauss-Kahn aux USA ?

On parle, chacun y allant de son incrédulité ou de ses indignations. Une défense qui convoque le voyeurisme, lequel est réponse à un moment d'irréalité. Ce que l'on croyait acquis s'obscurcit, suscitant aussi bien étonnement, désorientation que révolte. L'envie de vérité, l'autobiographie sans fard est ce qui vient, aujourd'hui, comme proposition aux victimes.

J'ai le souvenir d'une jeune fille qui m'a beaucoup enseignée sur les violences familiales et que j'ai reçue à mon cabinet pendant plusieurs années. Le père, coupable d'inceste, était en prison. Le jour du procès, elle avait 15 ans, elle a dit, alors qu'on lui demandait de relater les faits : « Je suis ici pour dire que je n'ai pas menti. Ce que j'ai dit, je l'ai dit. Je ne peux pas redire ce que j'ai dit. C'est dit ! » Dire est un acte, s'entendre dire, implique un rapport éthique à la parole y compris lorsqu'elle est dénonciation et que l'on se sent coupable d'avoir parlé, sous le regard de l'autre.

Bien sûr, le sociologue n'aborde pas la question en ces termes. Écoutons cependant Irène Théry⁹, une sociologue des plus pertinentes :

- ✓ Toute société socialise la sexualité et les échanges sexuels, selon un principe de division du permis et de l'interdit, pôles entre lesquels s'étend toujours l'espace d'une part non socialisée, non socialisable, de la sexualité humaine.
- ✓ Nous vivons aujourd'hui une recomposition générale du permis et de l'interdit marquée par l'effondrement d'une socialisation statutaire de la sexualité (dont le centre était du côté du permis, le mariage, et du côté de l'interdit : la prohibition de l'inceste), au profit d'une socialisation procédurale (dont le centre est, du côté du permis : le consentement à l'acte sexuel et du côté de l'interdit : le viol)
- ✓ Cette recomposition est éminemment paradoxale : le moteur majeur est la transformation du masculin et du féminin, du statut des hommes et des femmes, ce que l'on nomme trop simplement l'égalité des sexes... la distinction du masculin et du féminin et l'asymétrie des sexes sont le point obscur.

À prendre en compte les analyses d'Irène Théry, on voit que la psychanalyse apporte un éclairage inédit, peut contribuer à structurer les impasses dans la civilisation là où quelque chose semble « se moderniser ». Ces changements, lorsqu'ils invitent à se conformer pour le bien de telle ou telle catégorie ciblée, aggravent le malaise. Car c'est toujours le surmoi qui triomphe. Les prochaines journées de l'ECF¹¹ en témoignent : les psychanalystes peuvent anticiper ces effets, soutenir la conversation avec d'autres. Ils savent parier sur le sujet, se prêter « au sans raison » de l'inconscient qui calme férociétés et violences.

1. Lacan Jacques, *Le Séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient*, Leçon du 29 janvier 1958, Seuil, 1998.
2. Lacan Jacques, *Le Séminaire Livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 91.
3. Lacan Jacques, *Le Séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.
4. Lacan Jacques, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 38.
5. Lacan Jacques, *Le Séminaire Livre VIII, Le transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 354.
6. Miller Jacques-Alain, Intervention à la deuxième journée de l'Institut de l'Enfant, *Interpréter l'enfant*, 2013.
7. Miller Jacques-Alain, « L'orientation lacanienne, Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2006/2007, inédit.
8. Wajcman Gérard, *L'œil absolu*, collection Médiations, Denoël, 2010.
9. Lacan Jacques, *Le transfert, op. cit.*, Lire sur ce point son analyse de la tragédie de Claudel.
10. Théry Irène, sociologue du droit de la famille, de la vie privée, Directrice d'études à l'EHESS. Consulter en particulier « Les trois révolutions du consentement ; pour une approche socio-anthropologique de la sexualité », Actes du XXIIIème congrès de société française de criminologie, Dalloz 2002.
11. Les journées de l'ECF sur le thème « Attentat sexuel » ont eu lieu les 14 et 15 novembre 2020.



**VOULOIR
UN
ENFANT ?**

PIPOL 10
6^e Congrès Européen de Psychanalyse
3 - 4 juillet 2021

**DÉSIR DE FAMILLE ET
CLINIQUE DES FILIATIONS**

SQUARE BRUSSELS CONVENTION CENTRE, MONT DES ARTS, 1000 BRUXELLES

 **INFOS@EUROPSYCHANALYSE.EU - WWW.EUROPSYCHANALYSE.EU**

TRADUCTIONS SIMULTANÉES EN ANGLAIS, ESPAGNOL, FRANÇAIS, ITALIEN

© 2021 EFP - All rights reserved



Le Séminaire de l'Atelier d'étude de l'Institut de l'Enfant

La seconde séance du Séminaire de l'Atelier est en préparation et s'annonce extrêmement prometteuse.

Après les déclinaisons actuelles du complexe de castration, nous continuerons d'interroger la sexualité des enfants par le biais de trois interventions qui seront suivies d'une discussion.

Séance n°2

Usages des formules de la sexualité dans la pratique avec les enfants

Intervenants :

Hélène Bonnaud

Claire Brisson

Et Daniel Roy

Mercredi 2 décembre 2020, à 21h

sur Zoom-Webinaire

Gratuit et ouvert à tous dans la limite des places disponibles,

Inscription nécessaire à partir du lien suivant :

https://us02web.zoom.us/webinar/register/WN_hnQD0ZOmT7m0kRrKsybrPg



Baie d'Audierne

« Je travaille beaucoup sur les traces. J'expose actuellement une série qui s'appelle Lignes de coques, prise dans un chantier de carénage sur les coques de bateaux au repos. Involontairement, les hommes et les femmes qui ont gratté la peinture y ont laissé des traces : les frottements, les ponçages, les vieillissures, cadrés par l'appareil, révèlent des paysages inscrits dans la matière. La liaison entre la coque et la quille donne chaque fois une ligne que l'on peut assimiler à l'horizon. Comme si les paysages rencontrés par les bateaux étaient venus s'imprégner sur la coque, de la même manière qu'en photographie, l'objet vient s'imprégner sur le film ; comme sur les premières chambres photographiques, d'ailleurs, puisque l'image est souvent inversée de haut en bas. Peu à peu, l'œil s'habitue à voir ces choses-là, plus il en voit et plus il en découvre, il y a un effet d'entraînement, comme en musique on fait des gammes. » « On peut faire de la belle photo, mais je préfère partir de la banalité, du rien même parfois, pour construire, par le choix des couleurs et la composition, une proposition esthétique qui soit suffisamment évocatrice pour provoquer une émotion chez le plus grand nombre. »

Jihèté
Photographeur

*Extrait d'un entretien réalisé par Claire Brisson pour
le Laboratoire du CIEN de Saint Malo, Juin 2011*

Commission éditoriale :

Nicole Borie, Claire Brisson, Jessica Dupont, Fabrice Ferry,
Marie-Cécile Marty, Bérengère Nicolas

Équipe de rédaction :

Claire Brisson, Jessica Dupont, Bérengère Nicolas

Illustrations :

Nous devons à Jihèlté, *photographeur*, les paysages photographiques présentés dans ce numéro, issus de la série *Lignes de coques* réalisée en 2011 dans un chantier de carénage. Le Laboratoire « En trois actes » du CIEN à Saint Malo avait fait appel en 2010 aux travaux de Jihèlté pour ses événements publics, et une riche conversation s'était engagée avec lui. Nous sommes très heureux de renouer ce lien et de partager ces images extraordinaires. Merci mille fois à leur auteur.



<https://jihelte.com/>

Abonnements :

@-trait du CIEN est diffusé gratuitement sur simple demande,
par mail, à l'adresse de diffusion du CIEN.

Adresse de diffusion du CIEN :
borienicole6@gmail.com

Contribution :

Chacun est invité à contribuer aux rubriques de ce journal électronique en adressant des textes de 4500 signes maximum sous format Word Times New Roman 12 à Claire Brisson :

brisson.claire@yahoo.fr